

FEUILLETON du "FARCEUR."

SAVONNE TOUJOURS!

Sa maison s'ouvrait sur le cimetière du collège, environné de tous côtés de hautes murailles, et régulièrement fermé chaque soir. Tout contribuait à rendre sa position plus affreuse. La nature humaine, dans la personne du barbier, se trouvait accablée d'un fardeau trop pesant. La souffrance lui rendit le courage, et, se retournant tout à coup, il se dirigea vers la porte, dans l'intention de s'échapper. Mais, hélas! à peine avait-il fait quelques pas vers le seuil, qu'un "Savonne toujours" plus fort que jamais frappa ses oreilles comme un coup de foudre, et arrêta sa résolution. Il revint à sa tâche, et se mit à humecter la barbe du petit homme comme auparavant. Les cris de ce personnage devinrent alors plus violents qu'ils ne l'avaient jamais été pendant la demi-heure précédente. Son sommeil semblait interrompu, et il reprit avec une vigueur inexprimable son ancien système de chanter, de siffler et de rire d'une horrible manière.

"Savonnez toujours, continuait-il avec son ricanement insupportable: vous n'êtes pas fatigué, j'espère, mon vieux? Voulez-vous une seconde potion de mon élixir?"

—Nous avons plutôt besoin de lumière que d'élixir, répondit le barbier avec effort.

—Eh bien! savonnez toujours, nous ne manquerons pas de lumières. En voici deux qui vous suffiront. En avez-vous jamais vu de plus brillantes, mon vieux? Le barbier tressaillit et recula d'épouvante. Il y avait de quoi; car, au milieu de l'obscurité, il vit étinceler sur lui deux effrayants. C'étaient ceux du petit bonhomme. Leur éclat ressemblait à la lucur affreuse des spectres qu'on voit encore dans les cimetières. Sous leurs reflets, ses joues, autant que le savon permettait d'en apercevoir la couleur, devinrent d'un rouge cramoisi; son épaisse chevelure semblait transformée en noirs serpents, et lorsqu'il riait, l'intérieur de sa bouche et le font de sa gorge ressemblait à l'ouverture d'une fournaise ardente. L'haleine qui s'exhalait de cette source brûlante était enflammée, suffocante et sulfureuse, comme une émanation de l'enfer. La vue d'un si horrible spectacle était au-dessus des forces du barbier. Il ne voit plus de salut que dans la fuite, et, jetant loin de lui le pinceau et la boîte à savon, il se précipite vers la porte en s'écriant dans l'angoisse du désespoir: "Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi: j'ai rasé le diable!"

Il s'élança à travers le cimetière, sur lequel, avons-nous dit, s'ouvrait la porte de sa demeure. Rien n'était capable d'arrêter sa course. Il franchissait les murs tumulaires, les tertres, les

fossés et tout ce qui se présentait sur son passage. Mais il y avait à peine une demi-minute qu'il s'était enfui, lorsque ses oreilles furent frappées des éclats de rire affreux de l'étranger, et de son cri plus horrible encore: "Savonne toujours." Un instant après, il entendit derrière lui le bruit de ses pas, ce qui lui fit encore accélérer sa fuite, mais en vain; gagné de vitesse, il vit se retourner le petit homme, la face couverte de mousse, sa serviette au menton, et le pistolet à la main.

Réduit au désespoir, le barbier dirigea ses pas vers la tour du clocher, qui se trouvait ouverte. Il entra, et essaya de fermer la porte derrière lui; mais l'autre le suivait de près. Il n'y avait pas de temps à perdre, notre fugitif monta l'escalier de la tour avec la rapidité de l'éclair. Au sommet, il y avait une porte qui donnait sur une terrasse extérieure; s'il pouvait seulement l'atteindre, il était sauvé, n'ayant qu'à fermer cette porte en dehors, pour arrêter la poursuite de son ennemi. Vain espoir! lorsqu'il se précipitait sur la terrasse, le petit homme y arrivait au même instant.

Au-dessus d'eux la flèche de l'église s'élevait à cent trente pieds, au-dessous s'étendait un abîme plus profond encore. Le barbier se tenait aussi loin que possible, pâle de frayeur et de désespoir, ses dents claquaient, ses genoux tremblaient.

"Ah! ah! s'écria son persécuteur, à quoi pensez-vous maintenant, mon vieux? Savonnez toujours; allons, savonnez-moi jusqu'à six heures du matin; il n'y a plus que cinq heures: rien n'est plus salutaire que ce petit exercice. Il conclut par un de ses éclats de rire insupportables.

—Savonnez-toujours, continuait-il, en se riant de la nouvelle frayeur du barbier. Allons, prenez votre pinceau et votre boîte à savon. Mais qu'en avez-vous fait?"

—Je les ai jetés, bégaya le barbier terrifié.

—Jetés! j'ai bien envie de vous jeter à bas également! Une cabriole du haut de ce clocher serait une jolie chose à voir par un si beau clair de lune."

A ces mots, il saisit par le nez le barbier, qui demandait grâce à genoux, l'enleva sans efforts, et le tira, à la longueur de son bras, en dehors de la terrasse. Il est plus facile de concevoir que d'exprimer les alarmes du pauvre homme, en se voyant ainsi suspendu par le nez, au-dessus de cet affreux abîme. Il se démenait et étendait de tous côtés ses longs bras, comme une araignée à la torture. Il poussait des cris horribles, et demandait grâce aussi distinctement que le permettait le pincement de son nez, promettant de raser le petit homme jusqu'au dernier moment de sa vie. Il exposait dans quel abandon sa mort laisserait sa femme et ses enfants, et faisait usage des arguments les

plus touchants pour attendrir le cœur de son bourreau. Ce fut en vain; le petit homme n'étant point de nature à se laisser émouvoir. En effet, il ouvrit le pouce et l'index qui soutenait le barbier, et celui-ci commença, à travers les abîmes de l'espace, une chute de cent-trente pieds. Il descendait, en pirouettant comme un volant, tantôt la tête en bas et tantôt les pieds. Pendant ces culbutes multipliées, il apercevait de temps en temps son adversaire au-dessus de lui. Il le voyait penché sur la terrasse, avec sa face blanche de mousse, se tenant les côtés, et riant aux éclats; en même temps il entendit sortir de sa bouche l'éternel "Savonne toujours." Mais ce qu'il y avait de plus effrayant encore, c'était l'éclat de ses yeux, qui lançaient des rayons, et semblaient deux flambeaux funèbres, pour l'éclaircir dans sa chute. La sensation du barbier devint affreuse à l'approche du sol. Tout son corps frissonnait convulsivement: sa respiration était pénible et sa poitrine oppressée; il se recoquillait dans les plus petites dimensions possibles, comme un limaçon.

Enfin le moment arrivait où il allait être écrasé; mais, contrairement aux lois de la pesanteur, à mesure qu'il approchait de terre le mouvement était moins rapide. Ce mouvement devint si lent, que le barbier semblait soutenu dans les airs. Quelque bon ange l'avait sans doute reçu dans ses bras; et, au lieu d'être brisé en morceaux, il se trouva légèrement porté à terre sur les ailes de la lumière et de la musique. En se réveillant, il sentit quelque chose de doux, sur lequel il reposait: c'était un élastique matelas. Le barbier comprit, à la grande joie de son âme, qu'il avait fait un rêve...

(Mercure.)

LE PERE MATHIAS.

—Père Mathias, une histoire... une histoire, une histoire, père Mathias!

Père Mathias, avec sa jambe de bois, avec son tricorne posé à la Napoléon, avec son vieil habit brossé, nettoyé, luisant comme un couvert d'étain à l'étalage d'un brocanteur, avait accordé l'entrée de son jardin à quelques gamins du voisinage; et ces moutards, avides d'histoires, en demandaient avec l'instance des collégiens qui supplient pour avoir un jour de congé.

"Pour lors, silence dans les rangs!—Hein! père Mathias, Pivot m'a pris ma tartine.—J'en ai pas eu, moi! J'ai faim, tiens! —C'est pas vrai, t'as mangé la tienne, na!—Monsieur Pivot, dit gravement l'invalidé, si vous ne rendez pas la tartine à votre frère, je vous fais pivoter d'ici, et je vous flanque dehors en deux temps et trois mouvements."

La restitution faite, le père Mathias adoucit ses gros yeux,

et, se posant majestueusement sur une chaise de jardin qui représentait le fauteuil présidentiel, il commença:

Si jamais vous entrez dans un régiment, on vous en flanquera des tartines; et quand vous mangerez de la salle de police, assaisonnée de vache enragée, nous verrons si vous vous en lècherez les babouines. Qui veut trop avoir n'a rien, retenez bien ça, marmots.

C'était après la bataille de Friedland, une campagne, celle-là, mes petits lapins, où nous avions joliment rossé les Prussiens et compagnie. Une paix venait de se conclure, et, profitant de ce que mon régiment s'était approché de deux à trois journées de la frontière, j'avais demandé et obtenu un brin de congé, pour aller faire un tour au pays, embrasser ma bonne mère et lui fourrer dans sa poche quelques pièces jaunes, effarouchées de se trouver dans la micenne. Or donc, je voyageais dans ma chaise de poste ordinaire, c'est-à-dire sur mes deux jambes, car j'en avais encore deux dans ce temps-là; un imbécile de boulet m'en a mangé la moitié: ça ne m'a pas mis à la noce; n'importe. J'avais déjà marché tout un jour, et le lendemain ou le surlendemain, je devais atteindre la France. Mais voilà qu'en quittant un village, je m'empêtrai dans un polissoir de chemin, qu'on m'avait dit beaucoup plus court. Je ne sais pas si c'était par farce, mais farce ou non, si j'avais tenu le pékin qui m'avait donné ce conseil, moi qui suis doux de caractère, je lui aurais fait passer un mauvais quart d'heure, foi de Mathias qui est mon nom.

Ce brigand de chemin s'allongea, que je n'en pouvais pas attraper le bout; pas une maison, pas une baraque, pas la moindre parcelle de bouchon ni de cantine. Oh! je marronnais d'une drôle de façon: à cinq heures du soir, depuis le matin sept heures, je n'avais rien mis sous la dent. J'avais beau serrecer la boucle de ma culotte, ça me serrait le ventre; mais ça ne le remplissait pas davantage. Enfin, vers les sept heures, le jour tombait, et j'étais tout près de tomber moi-même, lorsque j'aperçus à quelques centaines de pas une lueur, une lumière, comme qui dirait une chandelle. Je n'étais pas plus content quand, un jour de bataille, nous apercevions l'ennemi. Pas redoublé... marche!! J'arrivai tout essoufflé à la chandelle: elle appartenait à un bûcheron. Oh! ça ne valait pas les maisons de Paris: ça n'était ni huppé, ni cossu; n'importe. En entrant dans c'te boutique, patatra! j'effraie trois moutards, qui jouaient par terre, et une bonne femme occupée près du feu.—Bonsoir la compagnie! a pas peur, c'est un ami,—que j'fais à la soeillité.—Papa! grand-père!! Ils criaient comme des enragés, ces diables d'enfants. Voilà le bûcheron qui apparaît avec son

vieux bonhomme de père, qui avait un faux air du Juif-Errant.—Messieurs, Mesdames, la compagnie, je suis un lapin du Petit-Caporal. Je me suis mis en voyage... pour vous servir, je retourne au pays; mais je me suis égaré dans un chemin qui me paraît aussi long qu'une année entière. Je ne viens pas pour vous manger; mais je mangerais volontiers la soupe, car j'ai l'estomac dans les talons.

La femme fait la grimace, le vieux Juif-Errant lui marmotte quelques mots dans le tuyau de l'oreille; mais à la fin le bûcheron me dit de m'asseoir. Pour lors, j'ôte mon sac, je desserre mon pantalon, je passe mes doigts dans ma moustache, et je m'approche un brin du feu. Ce n'était pas pour me chauffer: je suis comme un mur humide; mais j'étais bien aise de passer l'inspection d'un certain chaudron qui gazouillait, mijotait à faire venir l'eau à la bouche. L'inspectien fut satisfaisant: le chaudron contenait un riz au lait qui faisait plaisir à voir. Je caresse les enfants, j'offre une pipe de tabac au bûcheron, et je contemple le chaudron.—J'avais les dents longues de deux aunes... au moins. Le Juif-Errant me regardait d'un certain œil oblique, qui ne me plaisait pas du tout. Enfin, on met la table: elle n'était pas pressée, la ménagère; on voyait bien qu'elle n'était pas restée douze heures d'horloge sans manger. Je suivais des yeux tous ses mouvements. Elle prépara huit couverts, c'est-à-dire huit assiettes creuses, avec chacune sa cuiller d'étain.—Tiens! que je me dis à part moi, il paraît que nous sommes huit; et pourtant, en bien comptant, le grand-père, le père et la mère, les trois enfants et moi, cela ne fait jamais que sept. Probablement, me dis-je tout bas, c'est qu'il y a encore quelqu'un dans la chambre à côté.

A la fin des fins, on retire le chaudron du feu, et, avec une grande cuiller de bois, la ménagère remplit toutes les assiettes. On n'appelait personne, et le Juif-Errant me louchait toujours.—Ah ça, que je m'écrie avec curiosité: vous attendez donc encore quelqu'un?—Pas du tout, mon brave; mais il faut que nous vous instruisions d'un usage de famille, répondit le bûcheron.—Dites vite, car le riz va se refroidir, et ce serait dommage, parole d'honneur.—Cela vous paraîtra bien drôle, peut-être; mais, vous savez, les habitudes.—Parbleu, rien ne m'étonne, allez! allez!—Eh bien! à chaque repas, nous mettons toujours un couvert de plus; et comme l'exercice est infiniment salutaire... pour l'appétit, vous savez?—Infiniment, allez toujours.—Nous avons l'habitude de jouer ensemble la portion de surplus.—Ah! ah! comment donc jouez-vous cela?—Voici, dit le bûcheron.

La fin au prochain numéro.